

novo

//



# ICI ET LÀ-BAS

PAR MAURIN PICARD

La maison d'édition strasbourgeoise La Dernière Goutte a publié l'ouvrage de Mariano Siskind *Historia del Abasto* sous le titre *Comme on part, comme on reste*. Rencontre avec l'auteur à Cambridge chez Zoé, un petit café tranquille sur Massachusetts Avenue, dont les frondaisons rouge et or bordent le campus de la prestigieuse université de Harvard.

Il est arrivé au rendez-vous pile à l'heure. Dans l'été indien finissant de Nouvelle-Angleterre, nous nous rencontrons dans un parfait mouvement d'horlogerie au pied des marches menant chez Zoé. C'est ici que Mariano Siskind, le gamin de l'Abasto, à Buenos Aires, enseigne depuis huit ans la littérature hispanique contemporaine, si loin de ses terres d'origine.

À la souriante serveuse eurasiennne, il commande une salade de fruits et du muesli puis, d'une moue indéfinissable, contemple l'édition française de son roman jusqu'à ce que le courant saute soudainement dans le café. Nous nous retrouvons sans la musique pop ni le brouhaha ambiant pour couvrir la conversation. Qu'à cela ne tienne, Mariano Siskind aime l'imprévu, ce qui change.

L'« *impromptu* » comme le disent les Américains, les situations gênantes et les silences, « *ce qui claque, ce qui fuse, ce qui gifle et qui griffe et qui mord* » comme le revendique la Dernière Goutte, avec cette irrépressible envie de casser le moule. Parfait. C'est justement ce dont on voulait lui parler.



**Vous avez écrit ce livre en espagnol, le voici dans sa version française, et nous voilà à en parler tous les deux en anglais. Vous ne redoutez pas ce grand écart linguistique et les distorsions possibles ?**

Au contraire ! Il y a deux façons d'aborder le travail de traduction : soit que l'on considère qu'il entraîne une déperdition, soit que c'est un enrichissement du manuscrit. Personnellement, j'incline pour cette seconde interprétation.



**Que pensez-vous du titre choisi pour la traduction française de votre ouvrage ?**

J'en suis vraiment très heureux. Le titre d'origine, *Historia del Abasto*, me plaisait pour son côté volontairement neutre et non attrayant. Il correspondait aussi à l'esprit de Beatriz Viterbo Editora, la petite mais prestigieuse maison d'édition argentine où il a été publié en 2007. Le titre français me plaît beaucoup car il exprime cette dimension poétique, tout en illustrant

la structure duale du récit, cette ambiguïté fondamentale entre deux endroits : le fait d'être et ne pas être quelque part – cet « ici et là-bas, là-bas et ici » (en français dans le texte) qui est au cœur de mon propos. Cela restitue bien l'étrangeté de mon livre. D'une manière générale, je n'aime pas rendre les choses aisées au lecteur. J'aime penser qu'il se

*Personnellement,  
je préfère quand rien n'est clair*

sente perdu. À contre-courant de toute cette littérature aujourd'hui, où l'on nous prémâche toutes les structures narratives au nom de la sacrosainte communication et de la nécessaire transparence. Personnellement, je préfère quand rien n'est clair et que la langue conserve

## Le thème de l'impossibilité m'intéresse beaucoup, depuis longtemps.

son opacité. Quand une œuvre littéraire nous rappelle l'impossibilité de parvenir à une compréhension totale de ce qui nous entoure. A fortiori lorsque cela est fait avec humour, comme avec les Marx Brothers !

**Le récit est ancré dans un quartier populaire, industriel, de Buenos Aires, El Abasto, qui est en fait le personnage principal du livre. Quels liens vous unissent-ils à lui ?**

El Abasto abrita les grandes halles de Buenos Aires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années soixante-dix. C'est là, dans ce temple des grossistes, que les commerçants venaient s'achalander en produits frais. Je vais inventer un mot en français pour vous restituer le sens réel d'« abasto » en espagnol : la « provisionnerie ». On l'appela d'abord « mercado del abasto », et puis cette contraction a fini par s'imposer. El Abasto est important culturellement pour Buenos Aires, car c'est là que le tango a pris son essor. Carlos Gardel et Aníbal Troilo, deux artistes majeurs et si importants dans l'histoire du tango, y ont vécu. J'ai essayé de raconter ce quartier à la manière de Philip Roth pour Newark ou de Jorge Luis Borges pour Palerme : avec l'idée que vous pouvez insérer une fiction dans un endroit tout ce qu'il y a de plus concret, en instillant et manipulant toutes sortes de références qui vont créer une sorte de « référencialité », le transformant au point de le rendre étranger à lui-même. Comme Brooklyn, par exemple, que je décris sans jamais évoquer New York, comme si le reste de la ville n'existait pas. Ce faisant, vous créez un ensemble narratif inédit et des mythes altérant l'histoire de ces lieux, qui se muent en quelque chose de nouveau et plus poétique. Cela rejoint un peu ce que disait Tom Wolfe sur la fiction et la réalité\*, lui qui ne se gênait pas pour user d'artifices littéraires dans son métier de journaliste.

**Pouvez-vous dire comment est né ce livre ?**

Il a connu différentes formes, depuis sa genèse en 1999. J'ai d'abord écrit une histoire courte, qui s'appelait *El inadaptado*. Elle relatait l'échange entre le juge et le postier, qui avoue avoir dérobé les lettres que Marilyn écrit à Meyer. J'ai remporté un prix de la ville de Buenos Aires pour les jeunes écrivains en herbe. J'avais 26 ans. L'idée m'est venue d'en faire un vrai roman. Je sentais que l'histoire de Meyer et de Marilyn, qui ouvre le récit, avait du potentiel. À partir de là, une fois que je me suis attelé à la tâche, le rendu était si étrange au début qu'il était vraiment illisible. D'une manière générale, il avait bien plus d'allure dans ma tête que sur le papier. C'était si brillant dans mes pensées, et beaucoup moins lorsque je couchais mes idées noir sur blanc !

**Comment y êtes-vous parvenu ?**

J'ai attaqué par ce qui est devenu le premier chapitre, *My Heart belongs to daddy*. Je voulais creuser ces personnages de Meyer et de Marilyn. S'ils vous paraissent ambigus, ils le sont à moi aussi. Marilyn est juste le « signifiant », le révélateur d'impossibilité. De celle de Meyer, bien sûr, qui est défini par ses propres impossibilités, celles qui le paralysent psychologiquement et physiquement.

**Cette paralysie revient en boucle dans le roman, où les personnages semblent tous frappés d'une manière ou d'une autre, entravés par ces impossibilités.**

La thématique de l'impossibilité m'intéresse beaucoup, depuis longtemps. Chaque personnage a conscience de ses propres limitations. La littérature sert justement à ça : explorer le monde, et donc faire l'expérience de l'impossibilité, celle qui nous rend incapable d'accomplir nos ambitions, et aussi celle d'être « out of place ».

**Il y a une certaine part d'autobiographie dans le récit. Meyer et vous avez vécu à Buenos Aires puis émigré à Brooklyn, et travaillé comme correspondant à New York pour le quotidien argentin *La Nación*. Jusqu'où va la ressemblance avec ce personnage étouffé par « une marginalité sociale et émotionnelle » ?**

J'ai décroché une bourse en 2000 pour le département de littérature comparée de la New York University, et me suis installé là-bas en septembre 2001. Au bon moment, n'est-ce pas ? Toujours est-il que beaucoup d'amis ont cru que ma femme et moi quittions l'Argentine en pleine crise économique, comme des rats quittent le navire – ce que firent tant de jeunes Argentins à cette époque, alors que ce n'était pas le cas en ce qui nous concerne. Mais comme tant d'autres, cette expérience conjugée de crise et de sentiment d'urgence sont des rouages essentiels de mon vécu, et ont largement contribué à façonner ce que l'on pourrait appeler mon « argentinité ». Je suis parti de chez

moi à 29 ans, emportant comme bagage cette sensation d'instabilité chronique économique et personnelle. En ce sens, je me sens très argentin et très juif : ce sont là deux héritages conjugués qui vous font vivre dans l'anticipation permanente que quelque chose de terrible va finir par arriver, tôt ou tard.

**Et pourtant, vous voici à enseigner la littérature depuis huit ans dans une des plus prestigieuses universités au monde ...**

Oui, et pourtant, vous comprenez désormais aussi pourquoi, comme Meyer, je peux me sentir « out of place », surtout ici, à Harvard, où la pierre, les arbres et les jardins vous donnent un sentiment de permanence temporelle, comme si rien ne pouvait jamais arriver à ce campus et ses bâtiments imposants. C'est bien ce qui caractérise les êtres humains névrotiques dont je fais partie : vous avez une conscience absolue de ce que vous possédez mais ça ne vous apporte aucune sécurité.

**Donnez-nous des nouvelles, si vous en avez, de Meyer, que nous avons laissé en mauvaise posture dans le récit. Les choses s'arrangent-elles pour lui ?**

Il ne va pas trop mal, merci. Figurez-vous qu'il va revenir. Je suis en train d'écrire mon prochain roman. Il s'appellera *Wong Kar-wai*. C'est l'histoire d'une Uruguayenne immigrée dans le Londres des années 1974 à 1976 et qui tombe amoureuse d'un exilé chinois, et de leur histoire d'amour impossible par incompréhension réciproque. Cet homme s'appelle Wong Kar-wai. Pas le Wong Kar-wai que vous connaissez, mais un homonyme. Elle le suit à East London, tandis que lui intrigue activement avec d'autres exilés pour préparer son retour en Chine, anticipant la mort prochaine de Mao. Meyer fera office de narrateur. Il apparaît d'ailleurs dans un autre livre que je suis en train d'écrire, *Atlas de mi geografía sentimental* [Atlas de ma géographie sentimentale, ndlr]. Mais nous n'y sommes pas encore : je n'avance pas aussi vite que je le voudrais. Et je ne sais absolument pas lequel des deux manuscrits sera bouclé le premier. Tout est affaire d'inspiration, j'imagine ! ❀

\*Le problème avec la fiction, c'est qu'elle doit être plausible. Ce qui n'est pas le cas de la réalité. Tom Wolfe